

deux bonnes choses et que pour cela il lui fallait le concours de toutes les branches de la législation; car, comme un petit Louis XIV, l'Etat du Canada c'est, à ses yeux, lui! Le grand mal, est que tout le monde n'ait pas pensé de même. Voici comment il procédait: au gouverneur, il donnait des avis et lui promettait de le faire jouer à coup sûr; c'est ce qui devait lui faire obtenir *at home* la réputation; aux représentans du peuple canadien il promettait pouvoir et liberté, honneurs, emplois et salaires; mais il y mettait un prix, vu qu'en ce monde personne ne fait rien pour rien et c'est assez juste.

Le prix qu'il mettait à ses faveurs, le voici: Tout le monde sait que la première nation du globe se compose de deux classes de gens qui ne peuvent mutuellement se souffrir. L'une est riche, regorgée d'or, de biens, de grasse; l'autre est plus que pauvre; chacun des jours de son existence est une grande victoire remportée sur la faim; or, comme la faim justifie les moyens, un tems viendra où les affamés croiront de bonne guerre de se ruer sur les repus; et Dieu sait s'il y aura grande boucherie. C'est ce vilain moment que les derniers veulent cueiler autant que possible, et ils ne trouvent rien de mieux pour cela que d'expédier aussi loin que possible aux quatre coins de la terre tous ceux auxquels il ne reste rien qu'on puisse piller. Un homme, un grand homme (de six pieds quelques pouces de long), leur a offert les moyens d'opérer cette grande amélioration.

Cet homme, Arthur Buller, que vous connaissez de vieille date, a un affidé, une âme damnée qu'on appelle Wakefield. Il se pourrait aussi que Buller fut l'âme damnée de Wakefield; c'est un autre point douteux que je n'essayerai pas d'éclaircir, car ce n'est pas chose rare en politique de voir les grands servir de marche-pied aux petits. Quoi qu'il en soit, maître Wakefield promit monts et merveilles à son maître; il lui dit: donnez-moi beurre, viande, légumes et du bois dont on se chauffe; je vous ferai de la belle cuisine. On lui donna tout ce qu'il demandait, l'argent pour voyager, le papier pour écrire et il se mit à voyager et à écrire; on lui donna aussi l'agence d'une grande seigneurie pour qu'il gagne la confiance et la faveur des censitaires dont il aurait besoin plus tard; ce à quoi il réussit merveilleusement et facilement, car celui qui ne demande pas l'argent qui lui est dû est un gentilhomme parachevé. Par exemple, comme toute cette politique coûtait cher et que messieurs les diplomates anglais aiment à faire payer aux dupes les frais qu'ils ont faits pour les tromper, le bon serviteur trouva le moyen de faire passer chez lui le Canal de Beauharnois qui devra doubler la valeur de la Seigneurie dont il était l'agent. Ce sont des tours assez bien joués; n'est-ce pas? mais ce n'est pas encore tout.

Le Canal Beauharnois payait l'agence, l'agence payait l'élection, l'élection payait le gouvernement responsable, le gouvernement responsable payait quoi?... C'est ce que nous allons voir mon petit; mais il faut ici beaucoup d'attention pour comprendre cette trame du mariage des Canadas, auprès de laquelle celle du mariage de Figaro n'est rien et où beaucoup de Baziles pourraient à la fin s'écrier: *Ah ça qui diable trompe-t-on ici?*

Le premier comédien fit entendre à messieurs les canadiens-français, dans le tems de l'excellent Bagot, que c'était lui qui le poussait au pouvoir et qu'il les y pousserait de plus en plus s'ils voulaient seulement être bons garçons et le faire entrer au parlement. Cela comme on l'a vu fut chose facile. Plus tard vous Metcalfe, il voulut continuer son jeu et c'était cela surtout qui faisait plaisir à voir.

A Buller il écrivait: tout va bien; je les tiens dans ma manche; le jeu se développe au mieux; laissez-moi faire et nos plans réussiront. Au gouverneur il disait: Tout va bien je les tiens dans ma manche, nous avons beau jeu, faites ce que je vous dirai et nos plans réussiront. Au ministres il faisait un clin d'œil.